

LA MÈRE MICHEL

A LU

II

Printemps - Été 2008

?



?

« La mère Michel a lu un livre ! Au lieu de faire son ménage ? Eh bien, c'est comme ça qu'elle l'a perdu son chat ! » Denis Diderot, Billet à Sophie Volland (coll. Privée)

« *Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence.* »
Marcel Proust, Le Temps retrouvé.

« *Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul. Nous sommes des personnages de roman qui ne comprennent pas toujours bien ce que veut l'auteur.* »
Julien Green, Adrienne Mesurat.

?

SOMMAIRE

[Vous en avez menti, la Mère Michel !](#)
[Dialogue avec le lecteur acariâtre ou... impatient](#)
P.3

[Les croissants du dimanche,](#) d'Annie SAUMONT
nouvelles, P.4

[De l'autre côté d'Alice,](#) de Georges-Olivier
CHÂTEAUREYNAUD
Nouvelles, P.6

[Métaphysique de l'amour sexuel,](#) d'Arthur SCHOPENHAUER
Un chapitre de « Le monde comme volonté et comme représentation », traduit par Auguste Burdeau, révisé, annoté et postfacé (Le doux piège de l'amour)
par Yannis CONSTANTINIDÈS.
P.11

[Victor Jara : « Non à la dictature »,](#) par Bruno DOUCEY
Actes Sud Junior. P.13

[La nouvelle de A à Z,](#) par René GODENNE
Editions Rhubarbe – Auxerre. P.16

| | |
|------------|------|
| DES REVUES | P.18 |
|------------|------|

La Barbacane
Revue des pierres et des hommes – N° 91 / 92

Harfang
Revue de Littératures
& de la Nouvelle
N° 32

?

Prévu au Sommaire de La Mère Michel III
(sous toutes réserves)
p. 23

?

« VOUS EN AVEZ MENTI, LA MÈRE MICHEL ! »

Le Lecteur – La Mère Michel, vous nous mentez !

La Mère Michel – Comment cela, monsieur ?

Le L. – Eh bien, vous nous promettiez dans votre précédent carnet de lecture une suite à la « découverte et approche » de ce curieux Germain, Arno Schmidt... Or je ne les vois pas au sommaire de ce deuxième bulletin ! Ce n'est pas sérieux !

La M.M. – J'en conviens, mais le sérieux n'est pas en cause. Seules mes forces, le temps...

Le L. – Monsieur, on sait ce que l'on dit et on fait ce que l'on a dit !

La M.M. – Je vous entends bien... seulement, vous le savez, notre santé, ce maudit corps, notre mécanique pataude nous joue des tours parfois... on atterrit à l'hôpital au moment où l'on s'y attendait le moins...

Le L. – Je le conçois, certes ! Cependant, par votre faute je ronge mon frein, et la patience n'est pas de mes principales vertus...

La M.M. – Si vous croyez qu'elle est des miennes ! Mais brisons là... Je vous promets plus de prudence à l'avenir. Je ne prévoirai plus rien désormais que sous toutes réserves...

Le L. – C'est un peu facile, monsieur !

La M.M. – Sur mon lit de douleur, j'ai pu lire d'autres choses que je vous livre ici : un petit Schopenhauer de derrière les

fagots, un abécédaire de la nouvelle à travers les âges... En serez-vous content ?

Le L. - Je verrai ! Je verrai, monsieur...

?

LES CROISSANTS DU DIMANCHE

Annie SAUMONT

Nouvelles, éd. Julliard, 184 pp.

Y a-t-il encore des dimanches ? Annie Saumont le sait : ce sont ces jours où il nous est donné de cueillir, selon la recommandation de Jean-Noël Blanc, ces plaisirs inappréciables et doux, « les liens familiaux, la chaleur de l'amitié, la beauté des saisons... » - et, pourquoi pas ? - le grain doux d'un croissant chaud et odorant.

Des jeunes gens ont décidé de « chercher la vallée », ils marchent par les sentiers d'une île, d'un paysage qui n'en finit pas, croisant d'autres randonneurs animés des mêmes intentions... trouveront-ils ? Savent-ils seulement le bon itinéraire ? Une inquiétude s'insinue... le premier Jardin est toujours au-delà, plus loin... Marcher, c'est le grain même de l'existence, la saveur du temps, celle d'un croissant...

S'enchaînent les *exercices* de vie, ou peut-être d'espérances et de désespérances de vie. Derrière les écrans des chasseurs de palombes se cachent d'inavouables pratiques, une justicière de douze ans, une forte odeur de rhum, la haine du prédateur, l'ouverture de la porte du malheur...

Le monde est là, la vie qu'on est contraint d'y mener est éprouvante, dangereuse : Juliette et Peter attendent les désastres inéluctables munis du principe de précaution et d'un kit de survie... Mais le désastre est-il celui qu'ils ont imaginé ?

Plusieurs de ces nouvelles sont ombrées de mystère, et parfois assez elliptiques pour exiger qu'on leur accorde plus de temps qu'on ne l'avait imaginé. Annie Saumont ne vend pas de café moulu, ni de champignons lyophilisés, ni de petits pots prédigérés : elle ne fait vraiment rien pour réconcilier le frileux lecteur, le lecteur distrait, avec l'art de la nouvelle. Elle fait de l'art, elle se fout du monde ! Elle a bien raison.

Le monde, oui, si comme Andréas vous êtes orphelin, dans les mains d'une tante qui vous soumet à la tyrannie de la propriété et de l'ordre strict, eh bien, il vous faudra l'éponger lui aussi ! Et ne croyez pas que de vous exiler au loin vous permettra d'y échapper : entre les gamins Juan et Manuel, au Mexique, un collier découvert dans une décharge restera le

trait d'union ou de désunion des années à venir. Toujours l'auteur laisse planer les éventualités, les aléas seuls prévisibles. La nouvelle, ce n'est pas une grille de mots croisés, un puzzle dont toujours on possède toutes les pièces.

Parmi les histoires les plus marquantes (une nouvelle, c'est une histoire, n'est-ce pas ?), retenons celle d'Amélie, d'Arnaud et d'Yvan... venus par la force des choses de leur campagne à la ville, peu diplômés ils *se débrouillent* : chantage, prostitution, délinquance bien tempérée... Ils repassent au village de temps à autre, et les vieux copains, les enracinés, les fauchés les voient avec les yeux de l'envie, de l'admiration, de l'espérance... Annie Saumont se ficherait-elle aussi de la morale ?

C'est à craindre : on peut cuisiner à merveille le pavé de cabillaud pour les amis, les amis viendront-ils ? Il y a un flic au pied de l'immeuble. On dit qu'un homme est mort... qui donc ? Buvons en attendant. Non, même la vie ordinaire se fout de la morale !

Dans l'embrouillamini des horaires de chemins de fer auxquels on ne comprend goutte, on peut être de la haute, fils de ministre, fille de PDG, eh bien, on se fait flinguer par un loubard, parce que finalement on est rentrés en Porsche... mais attention, « ça pourrait être une blague. » Rien n'est sûr. La roulette russe, les loteries du destin manquent aussi totalement de sérieux ! À qui, à quoi se fier ?

Kit de survie ? Quelle drôle d'idée ! Dans la serre de votre maison tranquille, là où vous surveilliez la floraison des pohutukawas, une saute d'humeur de la croûte terrestre et hop ! La serre s'écroule, une lame de verre vous tranche la gorge ! Même pas le temps d'être étonné.

Alors, la « *Faute à qui ?* ». La nouvelle portant ce titre ne vous dira pas si le coupable est le chômage, l'alcool, papa, maman, l'enfant ? La faute à tout le monde, ou à personne !

Solutions ?

Rions. Faisons-nous factotum dans un couvent de nonnes : passons inaperçu, soyons le jardinier, donnons-nous pour « un cadeau du Bon Dieu », laissons-nous choyer, et qu'arrive une nonnette affriolante, nous prendrons des vitamines, sèmerons un peu de chanvre et cultiverons des brocolis auxquels les Romains attribuaient « quelque vertu aphrodisiaque » ! Le ciel s'éclaire un instant ! Lumière céleste !

Ou bien allons en villégiature à Brighton. Là où, entre passé, avenir et imperceptible présent, l'ordinaire nous saisira aux épaules, au ventre... Allons en ces lieux où l'on n'est qu'à peine... Le ciel se ferme un peu au-dessus de la jetée d'où l'on peut regarder des bateaux qui vont vers les îles.

Ultime solution : lire *Les croissants du dimanche*, se nourrir de leur pâte chaude, apprécier leur croustillant, comme notre vie, comme nos 37 degrés de vie, les savourer, prendre la mesure des interstices où chaque matin se dissimulent les mystères, les zones d'ombre...

?

DE L'AUTRE CÔTÉ D'ALICE

Georges-Olivier CHÂTEAUREYNAUD

Nouvelles.

Editions Luc Pire / Le Grand Miroir, à Bruxelles, 110 pp.

« Un petit bouquet d'histoires » m'a dit G.-O. Châteaureynaud, me parlant de ces nouvelles (la Mère Michel a bien le droit d'avoir des amis écrivains, n'est-ce pas?). Oui, des histoires, mais pas n'importe lesquelles, des histoires d'enfance, de celles qu'on nous avait lues, que nous avons lues ou rencontrées par le cinéma, et pas n'importe quel bouquet, celui des souvenirs aux parfums toujours uniques, parce que « nous n'aurions jamais dû grandir » nous indique l'auteur dans une brève préface. De cette douleur inévitable il faut guérir en « prolongeant » l'existence des Jim Hawkins, Peter Pan et autres Petit Chose... qui accompagnèrent nos premiers pas dans les mondes imaginaires, en leur en prêtant « une autre à chacun »... Et puis, se venger peut-être de ce qu'ils ne surent nous garder dans ces mondes où, un instant, nous nous étions crus à l'abri des fureurs et complications incompréhensibles du monde des papamaman-oncles-et-tantes... Alors, bien sûr, le nouvelliste, parce que l'écrivain s'autorise toutes les libertés, confronte Alice, Peter Pan et Pinocchio « à ce que leur créateur avait à toute force voulu leur épargner. » Le projet sent vaguement le souffre ! Il en résulte, c'était à prévoir, que les nouvelles aventures des petits héros de Lewis Carroll, James Barrie et Collodi, « ne devraient pas être mises entre des mains trop jeunes. »

DE L'AUTRE CÔTÉ D'ALICE, pourtant, qui ouvre le recueil, dément en partie l'intention initiale en

s'orientant d'emblée moins vers la petite héroïne que vers son créateur, l'illustre Charles Dodgson... Mais qui fut le véritable créateur d'Alice ? Charles ou Lewis ? Laissons – en l'appréciation aux exégètes, aux spécialistes des affaires littéraires, et suivons plutôt Charles loin d'Oxford, dans son errance nocturne vers Londres et l'East End, jusqu'à ce lieu du vice épais, le louche établissement nommé « Blue Rabbit. » Que vient y chercher l'immortel auteur d'ALICE, le mathématicien algébriste, le logicien, le fervent d'Euclide, le maître du « nonsense » et membre éminent du « club » de l'université, le photographe enfin des petites filles de la société distinguée parmi lesquelles Alice Liddell ? Sait-il lui-même ce qu'il cherche au cœur de la « nouvelle Babylone » ? Probablement ce qu'il ne connaît pas, le pôle opposé, les saveurs épicées de ce monde-là... Quelque inavoué qu'il porte en lui... L'aventure (la mésaventure ?) sera d'une simplicité assez affreuse pour que Charles, parvenu à son terme qu'il ne pouvait qu'entrevoir dans la vision confuse qu'il aura eue de ses désirs les plus enfouis, prenne la fuite, ne remette plus les pieds à Whitechapel et se réfugie définitivement dans son logement de fonction de Christ Church... Entre cette intrusion dans le champ du sordide et le repli vers les sphères de la respectabilité, entre la quête des profondeurs obscures de soi-même liées aux fillettes de la bonne société, à leurs corps gracieux et aux rêveries qu'elles éveillent dans une âme sensible, restent, ineffaçables, l'humiliante mais irrésistible demande d'une petite fille – qui soit gentille et propre –, la confrontation avec la cupidité la plus mordante des « souteneurs », la rencontre avec l'innocence pervertie de l'autre petite Alice, la facilité qui est l'ordinaire de l'entreprise de la prostitution... Sans doute la reconnaissance des gouffres qu'il porte au plus caché de son être conduira Charles à cette fuite honteuse. L'oubli

est ce qu'il désirera ensuite : mais plus d'oubli possible lorsque, bravant les interdits de classe, Alice Mac Gill, la petite prostituée du Blue Rabbit aujourd'hui devenue jeune femme, viendra, fantôme sorti « de l'épisode le plus noir de sa vie », le débusquer à Christ Church pour lui demander ce qu'il n'avait pas une seconde imaginé qu'elle pouvait lui demander : l'auteur des contes et histoires propres à enchanter les enfants (devenu la créature du nouvelliste !) ne sort pas réellement grandi de l'ultime épisode, et dans l'âme d'une Alice Mac Gill (l'autre Alice), née dans le fumier du vice, le lecteur comprend que brille encore une petite étoile d'enfance, comme un rêve qu'eût fait, par exemple, une Alice Liddell ! Ce lecteur apprend que la littérature de fiction peut attraper dans les filets de ses propres obsessions un écrivain des plus renommés, anglais de surcroît, que ses contemporains, avec leur art admirable de l'euphémisme et de la litote, classaient dans la catégorie des « excentriques » et des « folkloriques ». Etrange piège, tout de même, que celui que G.-O. Châteaureynaud tend ici à Lewis Carroll !

Avec ANGUS LAMB, c'est un tout autre mécanisme, d'une redoutable précision, que construit le nouvelliste pour capturer le rêve de Peter Pan tel que veut le vivre cet Angus Lamb, un quadragénaire de forte complexion qui « ne veut jamais devenir un homme », ce que bien des lecteurs comprendront aisément, quoique sans savoir comment s'y prendre pour y parvenir. Angus Lamb, lui, actionnaire majoritaire de la Never-Never Company, sait comment faire : il suffit d'engager des acteurs - Bella jouera Wendy, une « beauté fluette » nommée Joan sera la fée Clochette, lui-même endossera le costume de Peter Pan - et, une fois ceux-ci sous-contrat, d'exiger d'eux non pas qu'ils se produisent « dans le temps intensif du théâtre » mais, pour une unique représentation, « dans le temps extensif de la vie ». En

fait, on ne « jouera » pas la pièce, on la « vivra » hors de la présence de tout public, et rien que pour « se la donner à vivre ».

Cette transplantation d'une fiction dans le corps du réel fabrique naturellement le piège de l'illusion et suscite le charme furieux et ambigu - pourquoi craindre l'excessif dans le maniement de l'épithète ! - de cette nouvelle. Angus Lamb a les moyens, comme on dit, les moyens énormes de la Never-Never Company, qu'il emploie à servir son projet : ne manquent pas les ballons dirigeables, les jets privés, les hélicoptères, les navires qui emportent le peuple des acteurs vers le pays du Jamais-Jamais, en quête de l'île où « être » enfin les garçons perdus, le capitaine Crochet, les pirates, Peter Pan, Wendy, la fée Clochette, Mr. et Mrs. Darling et leurs enfants... Angus ne regarde pas à la dépense, la distribution est hollywoodienne !

Lorsque la troupe prend son envol pour le Jamais-Jamais, le ballon qui l'emporte frôle Big-Ben et Saint-Paul : c'est que la griffe du réel est tendue vers le ciel, toujours prête à crever les baudruches du désir et des rêves ! On parvient à éviter ces obstacles, on parvient à destination, on se donne à vivre les premiers moments de la non-représentation... mais le réel vulgaire est bien là, encore mal perceptible dans ces moustiques tropicaux, l'insupportable chaleur et, aux entractes de la nuit, dans la bouteille de whisky où Peter Pan voudrait noyer les douleurs d'enfance d'Angus Lamb... Coûte que coûte, on se donne le spectacle du rêve enfantin, de la magie des épisodes de combats et d'abordages... Mais l'implacable machine à effets inverses, celle qui ne sait pas rêver, détend ses ressorts : Peter Pan n'a pas le temps de dire au Capitaine Crochet, qu'il s'apprêtait à trucider, cette phrase que James Barrie qualifia d'absurde - « Je suis la jeunesse, je suis la joie, je suis un petit oiseau sorti de l'œuf. » - qu'apparaît sur la mer un

simple pédalo portant MM. Vulture, Jackal et Hyena, Crockroach et Louse – bonheur de ces trouvailles onomastiques ! -, représentants cravatés de cabinets d'affaires et autres officiers de justice avec attachés-cases. On le comprend aussitôt, l'entreprise d'Angus Lamb est très menacée. Toute la Never-Never Company est aux trousseaux du vieil enfant dépensier des deniers des actionnaires ! Les scènes qui s'ensuivent appartiennent aux deux théâtres, celui du songe, celui des affaires ; elles sont drôlement sinistres ou sinistrement drôles ! Laissons au lecteur le soin d'en juger, et de se convaincre que peut-être, en effet, « nous n'aurions jamais dû grandir. »

Si Angus Lamb avait quelques soucis de mère, le jeune Epinoche de la nouvelle EPINOCHÉ ET SMADJO, petit rouquin orphelin vivant dans un cabanon, sur la terrasse d'une tour de trente-trois étages, est heureusement pourvu de mères de substitution, une vieille dame accueillante, une assistante sociale, une employée de mairie... Il bénéficie encore des attentions parfois distraites d'une fée ! Son vrai chagrin vient de ce qu'il n'a pas de père et ce manque tourne à l'obsession. Cela dit, il est boursier de l'éducation nationale, excellent élève, et, débrouillard, il sait se nourrir aux moindres frais sans léser personne ; récupérateur hors pair, il subvient fort bien à ses manques matériels, mais pour ce qui est d'un père, il lui faut compter sur la chance et le hasard... Elles le serviront comme l'exige la loi des contes : tous les jours il peut admirer aux vitrines des magasins Smadjo « des jeunes papas bien habillés », des mannequins de carton, qu'il appelle « les smadjos ». L'un en particulier lui a tapé dans l'œil. Quel papa il ferait celui-là ! C'est justement lui qu'un matin il trouve sur le trottoir, cassé en deux, désarticulé et nu comme un ver sous la menace de la pluie. Epinoche, sans une hésitation, s'emploie à sauver cet être « chassé du

paradis lumineux des vitrines » ! Il l'emporte, il n'est pas si lourd, il est encombrant seulement, et l'installe dans son abri de béton, après avoir franchi le no man's land du cimetière des pigeons crevés de sa terrasse. Il l'habille, lui parle, mais un mannequin n'est que mannequin, immobile et silencieux. C'est peu pour un essai de père. La fée se doit d'entrer en jeu - nous sommes toujours dans la logique du conte ! - et, innocente autant que bonne - elle doue le smadjo des cinq sens et de la parole qui font l'homme de tous les jours. Epinoche a désormais ce père tant désiré, exceptionnel à ses yeux. Le conte atteint le but de tout conte : la joie, le bonheur, l'émerveillement.

Aller plus avant dans la relation des événements qui dès lors vont s'enchaîner serait déflorer cette nouvelle insolite et touchante. Le nouveau père, qui risque sa peau de carton à chaque pluie ; Epinoche, qui croit à son bonheur et ne sait rien de ce qui peut advenir ; la fée elle-même qui n'a pas la moindre idée de ce dont les fées ne peuvent avoir l'idée en raison de leur nature féérique (ou féérienne ?)... tous vont vivre désormais un autre conte ! Un conte cruel, peut-être ? Le fait indubitable est que la fée sera privée de tout pouvoir et qu'Epinoche devra agir, seul cette fois, et prendre en main les rênes de sa jeune existence.

La mère Michel l'avoue, elle qui en a vu d'autres, des vertes et des pas mûres et, pour certaines, de toutes les couleurs, de passer ainsi de l'autre côté de ces trois miroirs que lui a tendus G.-O. Châteaureynaud, eh bien, elle en a été toute retournée.

?

MÉTAPHYSIQUE DE L'AMOUR SEXUEL

d'Arthur SCHOPENHAUER

Editions Mille et Une Nuits, 110 pp.

Avouons-le, en insérant ce chapitre supplémentaire dans le livre IV de son œuvre majeure - *Le Monde comme volonté et comme représentation* [cf. n.1, p.7] -, le cher Arthur n'a pas dû se faire que des amis, et la mère Michel qui n'a jamais connu que le père Michel et le père Lustucru (secrètement ce dernier !) en est encore toute bouleversée. Expliquer aux amoureux de tous les temps que l'attrait réciproque qui les réunit un beau jour, la reconnaissance des charmes et séduisantes caractéristiques de l'un et l'autre membre du couple n'est jamais, ne peut jamais être autre chose qu'un piège, un leurre par lequel la nature se joue d'eux, leur fait tout un cinéma dirait-on de nos jours, dans le seul but de servir sa finalité, son intention unique qui est de perpétuer le type le plus accompli qu'il soit possible dans l'ordre de l'espèce, d'assurer aveuglément mais selon une loi inflexible - celle du *vouloir être*, ou du *vouloir vivre* - , la perpétuation de l'espèce, qu'elle soit celle du lapin de garenne ou de l'homo sapiens. Que les lagomorphes aux longues oreilles soient dupés par l'instinct que suscite en eux Mère nature, passe encore... qu'il en aille de même pour cet être prétendument supérieur appelé humain, voilà qui passe les bornes ! C'est d'une métaphysique de la nature qu'il s'agit néanmoins, laquelle tend à se perpétuer, comme si une obscure conscience la guidait dans cette seule tâche, comme si l'acte éminemment physique appelé *coït* entraînait dans un projet allant au-delà de la satisfaction de la chair, au-delà de la conscience humaine individuelle, la seule ordinairement reconnue comme apte à être le réceptacle de notions métaphysiques précisément, voire de concepts transcendants... Ce n'est sans doute pas pour amuser la galerie que le philosophe situe sa réflexion dans le champ de « l'amour sexuel », et non pas (ce serait une incongruité dans sa pensée) dans celui des costumes charmants dont on habille volontiers la sexualité de l'amour : poèmes, chansons, élégies, robes fleuries, délires picturaux et musicaux, bref, tout ce qui tend à masquer aux yeux mêmes des amoureux ce « sexe » (vu comme passage aussi nécessaire que regrettable dans un contexte chrétien et surtout catholique) à quoi tout aboutit dans ce domaine.

Yannis Constantinidès, l'auteur des notes judicieuses qui accompagnent la réflexion du philosophe et d'une éclairante postface, souligne nettement le caractère singulier de la réflexion de Schopenhauer : « Il s'agit bien d'une approche métaphysique et non d'une théorie des pulsions, comme chez

Freud. » Il nous parle aussi d'une « audace spéculative [qui] s'explique par la certitude de tenir avec la volonté de vivre un principe général et, il faut bien le dire, infaillible, d'interprétation de la réalité. » Le même répond à cette question que se posait la Mère Michel pendant sa lecture : qu'en est-il du « projet » de Dame Nature dans un temps où règnent différentes méthodes contraceptives ? Le projet est-il déjoué par l'homme ? En faisant observer que parallèlement « se sont développées les techniques de procréation assistée » et que « même les homosexuels revendiquent désormais le « droit » de se marier et d'avoir des enfants », il appert que « l'interprétation schopenhauerienne garde ainsi sa part de vérité », et surtout, le cas des homosexuels étant assez éclairant, que « la nature n'abdique jamais dans sa volonté de perpétuer l'espèce... »

Lecture plaisante, irritante parfois (mais comment est-il possible que la nature manifeste quelque volonté - attribut de la conscience selon les manuels de philosophie les plus sérieux - ? Les réponses du philosophe ont quelque chose de rassurant, toujours : « ...la nature ne peut atteindre son but qu'en faisant naître chez l'individu une certaine *illusion*, à la faveur de laquelle il regarde comme un avantage personnel ce qui en réalité n'en est un que pour l'espèce. » En effet, quel autre avantage qu'illusoire eut le père Michel à épouser la Mère Michel autrefois ? Et puis quoi, le rocher lui-même demande-t-il à être frappé d'une masse pour se changer en tas de cailloux ? Le renard pris au piège, plutôt que de crever sur place, ne préfère-t-il pas se ronger la patte pour continuer à vivre, fût-ce sur trois pattes ? Et enfin, si le père Lustucru (que Dieu ait son âme !) fut berné par les sortilèges et manigances de la Mère Michel, pourquoi Dame Nature, si puissante, ne l'aurait-elle pas leurré elle aussi ?

?

VICTOR JARA : « NON À LA DICTATURE »

Par Bruno DOUCEY

Actes Sud Junior - 95 pp.

Les livres que l'on écrit pour la jeunesse ne sont pas tous de la catégorie distrayante ou fantaisiste. Il en est aussi d'instructifs, comme celui que Bruno Doucey consacre à l'artiste - chanteur Victor Jara sur fond de dictature chilienne,

celle qui, à la mi-septembre 1972, vit les militaires du général Pinochet, activement soutenus par la C.I.A., renverser le régime démocratique du président Allende, provoquant le suicide de ce dernier, ce qui équivalait à un assassinat pur et simple.

On se demandera s'il est pertinent, aujourd'hui, près de trois décennies après des événements aussi tragiquement démesurés, de troubler nos jeunes gens par de tels souvenirs... N'ont-ils pas assez de vrais soucis avec le monde du travail qui ne leur ouvre pas ses portes, et d'assez grands tracasseries avec la difficulté de plus en plus grande qui leur est faite de *télécharger* sur toutes sortes de machines, pour en faire commerce, les musiques et les chansons de milliers d'artistes sans que ces derniers soient rémunérés. La réponse à la question est donnée par Bruno Doucey, de magistrale façon.

En premier lieu, il convient de garder à l'esprit la présence toujours active des dictateurs dans le monde d'aujourd'hui : les militaires birmans maintiennent Aung San Suu Kiy, esprit même de la démocratie et de la liberté, en surveillance rapprochée, ils pourchassent les moines bouddhistes qui prient le parti du peuple, et, pour ce peuple, ils empêchent qu'on lui porte secours quand les catastrophes naturelles lui rendent la vie impossible... (*Des photographies très parlantes exposent ces vérités-là à la fin du volume.*) En Colombie, des bandits déguisés en *guerrilleros*, font commerce d'otages et de prisonniers civils non impliqués dans leur combat dévoyé. Plus près de nous, un petit condottiere d'opérette libéral post-mussolinien permet que les procédures judiciaires qui le menacent soient entravées, et, la Mère Michel voit cela comme une évidence, les mascarades et palinodies des différents gouvernements de l'Europe (celui de la France au premier rang !) sont destinées à masquer aux peuples les soumissions aux décisions écrasantes de la dictature financière bruxelloise, toutes prises au nom de la libre circulation des marchandises...

Le peuple, justement... C'est lui que Bruno Doucey nous dépeint quand il évoque la jeunesse paysanne de Victor Jara. La paysannerie chilienne, le peuple *mapuche*, étaient pauvres, privés de terres, humiliés s'ils voulaient élever la voix, torturés et massacrés s'ils tentaient de se révolter. L'on sait tout cela, qui n'est pas d'aujourd'hui, et que les oligarchies locales, et toujours la C.I.A., prennent soin dès qu'ils le peuvent de maintenir « en l'état ». Mais voilà, au Chili, il y avait, il y a toujours « un peuple ». Un peuple qui résista, fut vaincu, puis finit par imposer à nouveau la démocratie. Il ne semble pas

inutile à la Mère Michel que l'on rappelle aux jeunes gens d'ici (et d'ailleurs) « la possibilité » d'un peuple et d'un art du peuple... Qu'on l'appelle à réfléchir sur l'absence de tout peuple en Europe... sur sa disparition, sur la crainte, voire la haine qu'il inspire jusque dans la petite bourgeoisie elle-même, aujourd'hui classe majoritaire, éberluée par le modèle C.I.A. / Wall street / Rêve américain...

« Peuple » veut donc dire résistance aux oppressions, et prise de conscience de celles-ci chez les artistes pratiquant les arts populaires comme la musique et la chanson. Victor Jara, se forgea son instrument artistique auprès d'un père rongé par l'alcool, et d'une mère, Amanda, que son courage démesuré n'empêcha pas de mourir à la tâche. D'autres, comme lui – Violetta Parra, puis Isabel et Angel Parra, avec les Ricardo Rojas, Rolando Alarcón, Intillamini, les Quilapayún... - prirent leçon des souffrances populaires, des injustices, des violences qui l'affligent depuis toujours, et plus encore dans ces années-là. C'est donc tout naturellement que ces artistes, avec des intellectuels et des travailleurs, se retrouvèrent dressés comme un rempart autour de Salvador Allende, et comme une armée aux mains nues devant les militaires terroristes. On fait cause commune, on reste solidaires, la révolte est au cœur : c'est le sens même d'un peuple !

C'est aussi le récit que nous fait Bruno Doucey, à travers l'histoire personnelle de Victor Jara, le chanteur emblématique de ce temps-là. Ce récit s'ouvre sur la file des prisonniers que les soldats poussent à coups de crosses et d'insultes dans l' *Estadio Chile*, le grand stade de Santiago. Il laisse deviner les traitements ignobles, le martyre que subira Victor Jara, les disparitions et massacres qui suivront la chute d'Allende. Il ne convient pas d'obscurcir la réflexion par le déploiement d'un rideau de sang et d'horreurs, par la moindre complaisance. Mais on devine et on sait, c'est l'essentiel.

Il faut pourtant rappeler que les bourreaux s'acharneront sur les mains de Victor, celles qui dansaient sur les cordes de sa guitare, avant de le tuer avec toute la sauvagerie possible. Il faut rappeler que parmi les chants magnifiques d'insoumission et de courage que sa voix avait portés, il y eut celui-ci, intitulé *Plegaria a un labrador* (Prière à un laboureur) :

*Ses mains dansaient dans la laine
Comme des ailes d'oiseau
Tissant comme par miracle
Jusqu'à l'arôme des fleurs*

*Tes couvertures, Angelita,
Sont tissées de temps, de larmes, de sueur,
Elles portent les mains qu'on ne voit pas
De tout mon peuple créateur...*

À la page 89 du livre, le sourire de Victor Jara signe les défaites futures des dictateurs à venir et illumine la pensée de l'humain.

?

LA NOUVELLE DE A à Z

par René GODENNE

Editions Rhubarbe , à Auxerre - 152 pp.

www.editions-rhubarbe.com

La bonne idée qu'a eue Alain Kewes (capitaine du navire « Rhubarbe ») de publier cet abécédaire consacré à la nouvelle par René GODENNE, que l'on qualifiera de « missionnaire » de cette forme littéraire à travers le temps et l'espace. Discret comme elle, en dépit d'une bibliographie étonnamment riche (Etudes, Anthologies, Essais), l'auteur fait preuve d'autant de connaissances que d'humour et de capacité à ouvrir une matière qui, si elle enthousiasme un certain nombre d'adeptes, exalte encore quelques chroniqueurs - c'est tout à leur honneur, car une nouvelle, à la différence d'un roman dont on rend compte parfois en ne l'ayant que feuilleté, doit être lue, elle, avec une extrême précision -, laisse la critique universitaire de glace.

René Godenne n'a pas d'illusions quand il se voit en initiateur d'un « Petit dictionnaire amoureux » et qu'il adopte sans rechigner le surnom qu'on lui donna d' « abbé Pierre de la nouvelle ». N'empêche, en cent quatre-vingt-huit entrées, il fait le tour d'une question plutôt brouillée et embrouillée depuis six siècles que l'on écrit des nouvelles... Question totalement gommée par la plupart des manuels de littérature. On peut s'interroger sur tant d'endurance de la part de beaucoup d'écrivains, et tant d'ingratitude de la part de l'exégèse ! On ne définira pas le genre : c'est une forme, ce sont des formes, c'est un ensemble multiforme

(raison de sa séduction ?) et infiniment imprévisible (raison de son déni ?). La revue « Passerelle* » (*l'astérisque signifie que le mot a une entrée dans le livre*), de Pierre Béarn, ne voyait de possible définition que par les noms des auteurs, si différents et singuliers, ou encore à travers des approches de définitions, dont « un coup dans l'estomac » pourrait être l'une des plus pertinentes. Celle d'Ambrose Bierce [roman (1)*], éclaire la chose de sa lumière noire : « Roman : nouvelle considérablement rembourrée. »

Quoi qu'il en soit, la lecture de cet abécédaire nous ouvre un jardin botanique complet, une promenade informative, divertissante et d'une grande quoique rigoureuse liberté. On peut y faire un trajet alphabétique, ou y vagabonder librement. La Mère Michel a fait un brin de rangement néanmoins dans ces massifs et plates-bandes fleuris. Qu'y découvrira le lecteur ?

Ceci :

- des recueils classés par auteurs, par époques et zones culturelles.

- des recueils classés par tendances : la nouvelle belge, érotique, exotique, amoureuse, fantastique, de science-fiction...

- diverses anthologies publiées, avec leur contenu.

- un rappel très complet d'auteurs de nouvelles d'aujourd'hui parmi les plus notoires : de G.-O. Châteaureynaud, Jacques Sternberg à Annie Saumont... et d'hier, avec ceux que l'on a tort d'avoir délaissés, comme Marcel Arland, Noël Devaulx, Paul Morand, Louis Pergaud... et enfin, des nouvellistes rares et surprenants comme Marc de Montifaud, Usnard Legros, Jules Verne !... et jusqu'à des nouvellistes occasionnels et musiciens...Quelle abondance !

- la recension de revues (défuntes ou en activité) consacrées à la nouvelle.

- les « bêtisiers » sont divertissants ou attristants :. Retenons, de Jules Renard - mieux inspiré d'ordinaire : « Elle (la nouvelle) s'oublie comme une relation d'omnibus. » ; d'Albert Thibaudet : « La nouvelle est un genre qui n'existait pas avant Mérimée. » ; de Didier Souillier : « Qu'est-ce que la nouvelle ? Rien. La nouvelle n'est rien car elle est de la non-littérature. »

La Mère Michel, qui n'a pas son bon sens dans sa poche, se demande comment ces têtes plutôt creuses auraient raison contre tant d'écrivains qui furent animés de l'exigence intérieure d'écrire des nouvelles, eussent-ils été par ailleurs de grands romanciers !

Pour conclure, elle pense que René Godenne est une sorte de vigie de l'art de la nouvelle, un éveilleur d'attention. L'éventail de ses connaissances, leur précision, en font un *moteur de recherche* qui se passe fort bien de Google & Co.

Son abécédaire paraît indispensable dans toute bibliothèque bien faite !

?

DES REVUES

Deux revues qui diffèrent par leur ancienneté, mais que rapprochent leur amour des beaux textes - la poésie prioritairement pour l'une, la nouvelle, l'entretien et la recension pour l'autre -, et aussi la qualité de leur fabrication.

La Mère Michel pense résolument que les revues sur papier ont un charme et un parfum inimitables, que leur existence est plus difficile que jamais, que c'est un devoir de les acheter, de s'y abonner, avec plus de raison encore si vous écrivez et que leur comité de rédaction vous fait la grâce de vous publier.

Aussi se permet-elle de rappeler ces données essentielles :

La Barbacane

Revue des pierres et des hommes

45^e année

Directeur : MAX PONS

Montcabrier

46 700 – PUY-L'ÉVÊQUE

*

Harfang

Directeur : Joël GLAZIOU

13 bis, avenue Vauban

49 000 – ANGERS

Cette livraison 91 / 92 de LA BARBACANE est d'abord un livre des souvenirs non enfouis. Elle s'ouvre sur un hommage et un signe d'amitié à travers le temps, hommage à Louis NUCERA, homme de lettres mais homme avant tout, poète amical, ami vrai et non pas du bois dont on fait le peuple ! Louis NUCERA, cycliste – dans une tradition allant d'Alfred JARRY à Paul FOURNEL - qui mourut « assassiné » (pages émues de Max PONS et Bernard MORLINO) de la façon la plus ordinaire par un criminel des plus ordinaires, un chauffard qui sans doute se prenait pour un pilote. Nous avons, de NUCERA lui-même, une amusante contribution à la dispute entre les partisans de l'« en vélo » et ceux de l'« à vélo » ! Pierre DRACHLINE dépeint l'homme en une phrase : « Louis est la seule personne qui saluait tous les gens se trouvant sur son passage jusqu'à mon bureau. »

Un autre hommage collectif est aussi rendu à Alphonse BOUDARD (qui mourut en 2000), « un descendant de Villon, de Rabelais, de Céline, d'Albert Simonin ». Il fut soldat, contribua à libérer la France, puis eut de « mauvaises années ». Ses « universités » il les fit hors de l'université, ses connaissances étaient immenses et il avait son honneur : « En 1958, ... dans un cachot, malade et criblé de dettes, il n'accepta pas de publier les vacances de la vie, car, relisant son manuscrit il n'en fut pas satisfait. »

Viennent ensuite un étonnant récit de GUÉNANE - qui fut pleurée de son vivant et y gagna une seconde date anniversaire.

Des poèmes maintenant. Ceux, sobres et méditatifs de Guy ALLIX :

Le temps comme une crampe soudain.

Plus loïn que la nuit
Quand tu explores l'abîme
L'insondable
La chute

Ceux plus étoilés et charnels de Francis DENNI :

Sur Les eaux dormantes
C'est toi que je vois,
Toi que j'attends
Dans Les vestiges d'un royaume frémissant
Perdu dans Les jachères du vent.

Les « IMPRESSIONS » de Meriem TELLACHE qui, de la troupe des « aussi mécontents de vivre qu'incapables d'en finir » demande un logis à la mort : « Je me serais volontiers contentée d'une petite place entre les alcooliques et les oiseaux tombés du nid (oui, elle s'occupe également des animaux), mais les règles étant les règles et non pas autre chose que les règles, elle refusa catégoriquement de satisfaire ma modeste demande. »

Vient ensuite un autre hommage, très personnel, de Max PONS au Poète Raymond DATHEIL (né en 1902), « un grand méconnu »... C'est, outre le tracé d'un amitié profonde (de celles dont on peut se demander parfois si elles existent encore dans notre monde accéléré et vide...), la trajectoire d'un hussard de la république, d'un esprit inquiet du don de soi, d'un ami droit et fidèle, d'un homme de la terre et d'un poète qui ne voulait posséder « que la joie d'autrui », et qui parvint à atteindre ses grandes profondeurs intérieures : « Je suis devenu poète surtout depuis que je n'écris plus de poèmes. »

Une « Anthologie » de Raymond DATHEIL est toujours disponible à La Barbacane (cf. adresse supra) et Max PONS nous offre une bibliographie succincte qui doit nous permettre sa redécouverte.

Le livre (chaque livraison de la Revue est un véritable livre) se clôt sur la désopilante et très précise description des « Graphiles » (dévoreurs sélectifs d'encre d'imprimerie & autres pigments) tels que les étudia l'Argentin Norberto Luis ROMERO (ici traduit par Max Pons). La Mère Michel signale que les lecteurs intéressés par ces insectes pourront faire la connaissance des Graphages, leurs proches cousins, dans un Dictionnaire des Mots retrouvés, issu des recherches lexicologiques du « Gang Changhaï », dont elle pense sans en être

encore assurée que les éditions Rhubarbe assureront la publication.

*

L'Editorial de ce N°32 de HARFANG nous invite à faire la connaissance de Pierre BORDAGE, avec d'autres écrivains, amateurs pour certains de science-Fiction, mais avant tout de littérature et de littératures sans carcans ni frontières. Le même éditorial plaide aussi la cause des « revues littéraires » et indique que l'état de bonne santé de HARFANG se fonde sur les appuis multiples que la revue s'est adjoints : ses abonnés, bien sûr, ses rubriques bien ciblées (rencontres avec les éditeurs notamment), ses recensions très complètes et nourries, un concours de la nouvelle (Prix de la Ville d'Angers). Je résume : struggle for life ! - ou aide-toi et le ciel ...

De chaque écrivain ici présent, sont présentées une biographie et une bibliographie très utiles. J'en viens donc sans tarder aux textes, récits et nouvelles.

De Pierre BORDAGE donc, un entretien bref mais dense (« ...comprendre que la nouvelle est une petite fenêtre ouverte sur un monde, et qu'il fallait suivre un seul fil, ténu parfois, en essayant d'en dégager une musique particulière, unique. » Suit une étonnante nouvelle intitulée Mauvaise nouvelle, dont il convient de ne rien révéler sinon qu'elle est aussi peu « science »- fiction que possible (encore que !) et qu'elle fait le récit d'une vengeance particulièrement raffinée.

De BESSORA, l'histoire séduisante et mystérieuse d'un couple parisien prisonnier de son paradis perdu et de sa vie de couple... quel que chose d'étrange, des êtres en décalage constant... et, pour la Mère Michel en tout cas, quelques interrogations sur « l'écriture » contemporaine, qu'un brin de négligé élégant peut faire virer à la négligence...

De Laurent GENEFORT, « Une brève histoire de L'humanité (racontée aux enfants d'un Ghul » ! Bon, bon ! On peut aimer ou pas... sans doute faut-il tout

savoir des Ghul ! Cela s'inscrit dans une tradition dont le cinéma aussi s'est emparé.

« L'Enfant de l'apocalypse », de Corinne GUITTEAUD est, comme l'apocalypse sans doute, un épisode que l'on ne peut qu'avoir imaginé (la moindre des choses pour une fiction !), imaginaire donc, et traversé d'éclairs démoniaques... La Mère Michel semble ici plutôt retenue, voire dubitative: c'est qu'elle a du mal à entrer dans les imaginaires de ce genre. Elle, qui appelle volontiers un chat un chat et jamais de sa vie n'a rencontré de démon qui ne fût simplement humain...

« Demain matin, la Lune », d'Éric PESSAN, est le premier acte d'une fiction radiophonique créée en 2005 à France Culture: le sujet est celui de la réconciliation d'une famille à la veille de la fin du monde. Mieux vaut tard que jamais! Ici encore, beaucoup d'interrogations: Ionesco et Beckett ont-ils existé? Le réalisme dans les dialogues est-il le registre le plus capable de souligner les enjeux?

L'entretien avec l'éditeur Pascal ARNAUD (Editions « D'un Noir si Bleu ») apportera d'indispensables éclaircissements aux jeunes écrivains, aux débutants singulièrement, leur rappelant et la nature de l'engagement desdits « petits » éditeurs et la façon la plus utile d'entrer en contact avec eux. Cette observation, entre autres, à propos de la nouvelle: « Il n'y a pas de recueil idéal, mais un recueil n'est pas une compilation, un « best off », c'est un objet littéraire en tant que tel. »

« Un Monstre en son jardin » est, d'Éric FOUASSIER, une nouvelle remarquable par l'actualité (malheureusement rarement démentie) de son sujet, par la sobre logique de son dénouement, la clarté de son style. Elle parle incidemment de deux mondes: celui des médias, celui de la terre.

« L'angoisse du guerrier Massai », de Hervé BELLEC, nous envoie au cœur du couple, dans la tourmente de la séparation, de l'amour, du désamour, de la sensualité et du sexe! Une bien belle nouvelle.

De Guillemette de GRISSAC, « Vous aimez les fables? » est aussi un petit chef-d'œuvre de la transmission des ambitions, de mère à fille,

transmission toujours faussée, en décalage, en impossibilité ... Le présent comme l'avenir restent chargés de cruautés et de frustrations.

Les « Ellipses, écarts », de Jean-Paul GAVARD-PERRET, les emmène, « lui et elle », dans un « voyage impossible, jusqu'au silence, entre ombre et lumière ». Cette nouvelle remplie d'inquiétudes, d'interrogations, méditative en somme, aurait plus de relief encore si des notions élémentaires d'orthographe (eh oui... mal gré tout, l'orthographe... ou l'orthographe, selon Émile Littré! le trop négligé finissant par faire désordre), si l'exactitude lexicale aussi, bénéficiaient d'un brin d'attention de la part d'un auteur qui a tout de même publié cinq ouvrages à ce jour.

Enfin, HARFANG se clôt sur vingt pages exceptionnellement nourries, LE NOUVELLAIRE : Compte rendu des parutions récentes et des ouvrages publiés par les auteurs que la revue a soutenus (très nombreux!), Revue des revues (très utile!) et L'écho des prix et concours (non moins utile!)... En somme, une livraison d'une richesse exceptionnelle!

b

Prévisions au Sommaire de
La Mère Michel III
(sous toutes réserves)

Arno Schmidt, *Découverte et approche II*
Leo Strauss, *Nihilisme et Politique*
René Pommier, *Sigmund est fou et Freud a tout faux*
Sylvie Huguet, *Le passage et autres nouvelles*
Etc.,...

b